Année 1886. — N° 19 | Le Numéro (15 Pages de texte) : 15 cent. | Dimanche, 7 mars 1886.

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis *et* Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr. / Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : I. Le chalet des Pyramides, par Saint-Front. — II. Aurélie, par C. Mendès. — III. Toine, par Guy de Maupassant. — IV. Mam'zelle Vertu, par H. Lavedan. — V. L'Amie, par H. Rabusson. — VI. Le Crime et le châtiment, par Th. Dostojesky. — VII. La Confession d'un abbé, par L. Ulbach.

AURÉLIE

Elle se pencha tout le buste en dehors, autant qu'elle put. (*Voir page* 291.)

rait-elle pu espérer de mieux? Mise dans un hospice, toute petite, et oubliée là — par qui? est-ce qu'on savait? — elle en était sortie à seize ans pour entrer en apprentissage chez une dentellière de la rue d'Aboukir. C'était une brave femme, cette patronne, pas trop exigeante; l'hiver, on ne se levait jamais avant sept heures du matin, et on était bien nourrie. En somme, Aurélie avait toujours eu de la chance. Puis, le métier appris, elle avait quitté l'atelier, avec l'ambition de s'établir, de se faire une clientèle. De la chance encore : elle avait trouvé du travail, très vite. Maintenant, tout allait bien. C'est une chose difficile de gagner sa vie; elle la gagnait. Elle était contente, elle ne s'imaginait pas, à vingt-cinq ans, qu'il pût y avoir pour elle d'autre bonheur que de n'être pas malheureuse. Car elle était laide, tout à fait laide, et le savait, ne se faisant pas d'illusion. Maigre, la poitrine plate, des cheveux châtains, ternes, et des taches de rousseur, partout, sans l'excuse de la peau blanche. On rencontre souvent, sur l'impériale des tramways, un petit sac de cuir au bras, en robe passée, le chapeau noué de rubans flétris — avec un air de ne s'intéresser à rien — des ouvrières pareilles à Aurélie; la laideur de ces pauvres filles est une des tristesses de Paris. Autrefois, à l'atelier, elle avait bientôt compris que ce n'était pas des plaisirs faits pour elle que de s'en aller, les dimanches, à Bougival ou à Sèvres, en compagnie de jeunes hommes qui vous offrent de monter sur les chevaux de bois et vous emmènent dîner sous des tonnelles d'où l'on voit glisser au fil de l'eau, pleins de chants et allumés de lanternes, des canots et des yoles; elle écouta, avec des soupirs d'abord — tandis que l'aiguille va et vient entre les fils serrés, — le souvenir des amusements qu'on avait eus, les espoirs de ceux qu'on aurait; même, deux ou trois fois, la tentation la troubla de se divertir, elle aussi, comme les autres. Mais non, trop laide. Elle essaya, pendant un temps, de se mettre de la poudre de riz, pour voir si on peut se rendre jolie; sur sa peau grise et rude la blancheur ne tenait pas, ou faisait des taches épaisses, vilaines. Et elle se résigna à rester comme elle était, pas jolie, pas aimée. L'habitude lui vint de ne rien désirer, et, à présent — un peu fière d'être chez elle, de tout devoir à elle seule — elle se sentait bien tranquille, ne se souvenait même plus des vagues tentations repoussées. Si elle avait voulu, elle aurait pu se marier peut-être avec un ouvrier, pas difficile, satisfait d'une femme bonne travailleuse, qui apporte quelque argent dans le ménage. Non. A quoi bon? Parfois, lorsqu'elle allait se promener, toute seule, dans ses rares jours de loisir, elle rencontrait des noces; elle se disait, en haussant l'épaule, que cela ne lui irait pas du tout — à cause du teint gris et des taches de rousseur — la couronne de fleurs d'oranger. C'était un être doux, paisible, bon, qui veut bien ce que veut le sort, et qui, peu à peu, devenait une vieille fille sans devenir une méchante femme.

II

Une fois, comme elle travaillait près de sa croisée ouverte, sans penser à rien, vague, nulle, elle vit, en baissant le regard pour chercher une bobine, un jeune homme accoudé à l'une des fenêtres de la maison d'en face. Elle eut cette impression qu'il la regardait. Ah! bien oui, est-ce qu'on la regardait, elle! Elle ne s'inquiéta plus de cela, continua de travailler, ferma sa croisée, le soir venant, sans un coup d'œil au dehors, et se coucha, comme d'ordinaire, après le petit repas. Pas gourmande ni délicate : de la charcuterie dans une assiette fêlée. Mais, couchée, elle ne s'endormit pas. Elle revoyait, plus nettement qu'elle ne l'avait vu, le voisin, élégant, brun, des moustaches fines, un veston bleu orné de soutaches — quelque riche jeune homme, qui s'était mis à la fenêtre, par hasard. Pourtant, il lui semblait bien qu'il l'avait regardée! Elle eut un grand éclat de rire, dans son oreiller, à cette pensée que quelqu'un s'était occupé d'elle. Un rire qui s'arrêta vite, interrompu d'une envie de pleurer. Voyons, est-ce qu'elle devenait folle? Elle voulait dormir, crispait ses paupières, s'obligeait à ne pas bouger. Elle dormit. Elle fut, en s'éveillant, plus lasse qu'après une longue nuit de travail. D'ailleurs, elle ne songeait pas du tout au jeune homme aperçu la veille; on l'aurait fort étonnée en lui demandant pourquoi, ce jour-là, elle ne s'asseyait pas près de la fenêtre, selon sa coutume. De temps en temps, elle se considérait dans la petite glace, se trouvait très laide, avec toutes ses taches de rousseur, et soupirait, sans raison. Du matin au soir, elle travailla avec une telle hâte qu'elle s'étonna, au moment de se coucher, de la besogne faite; et elle dormit très bien, débarrassée de toutes les chimères. Mais, le lendemain, après le déjeuner, elle n'y put tenir, se jeta vers la croisée, l'ouvrit, vit, reconnut, admira le jeune homme en veston soutaché, et faillit devenir folle, car il lui envoyait des baisers!

III

Elle! aimée ou désirée — n'importe, elle ne faisait pas de différence — elle, aimée, si laide pourtant! Ça ne se voit peut-être pas, de loin, les taches de rousseur? Elle s'inclina, repoussant ses cheveux, dans la pleine lumière, pour se montrer, sans mensonge — et il lui envoyait des baisers, toujours! Elle se réfugia au fond de sa chambre, secouée d'une émotion dont elle n'avait jamais conçu la possibilité, seulement. Est-ce qu'elle rêvait? Ce jeune homme, là, si beau, ah! oui, si beau! et si charmant, — elle avait remarqué, dans un coup d'œil, un signe qu'il avait au-dessus de la lèvre; mais on voyait donc tout, malgré la largeur de la rue? mais, alors, il la voyait donc, lui, telle qu'elle était? — ce jeune homme, si beau, si riche, si élégant, la regardait, lui faisait des signes, l'aimait! Il lui montait, du cœur à la tête, dans des bouffées de chaleur qui lui brûlaient l'envers des yeux, tout ce qu'elle avait refréné, repoussé, opprimé, pendant si longtemps, de tendresse et de passion; et, ne comprenant plus rien, n'essayant pas de comprendre, heureuse, effrayée, une envie de se lancer, de sa fenêtre dans cette fenêtre, et de fuir si quelqu'un l'eût touchée — car le prompt consentement où s'emportent les laides est retenu pourtant par l'instinctif recul des vierges! — elle se mit à sangloter, entre ses mains jointes, avec une si délicieuse angoisse qu'elle croyait mourir et revivre dans un paradis. Pas une minute l'idée ne lui vint que, par un infâme jeu, ce voisin, content, charmé, à qui s'offraient tant d'autres amours, et des femmes si blanches, la voulait railler, pauvre fille. Elle se leva, courut vers le miroir et, pleurante, riante, extasiée, se trouva belle!

Dès ce moment, sa vie fut un long délice. Assise devant la petite fenêtre, presque lucarne, de la mansarde, elle revoyait, chaque jour, à la même heure, le jeune homme inconnu qui lui souriait, lui parlait du regard, lui avouait, d'un muet remûment des lèvres, les tendresses qu'il avait dans le cœur. Elle sentait, elle, si médiocre, si chétive, si laide naguère — car elle était, à présent, certaine de ne plus l'être — elle sentait qu'elle était adorée plus qu'aucune autre femme. Et des fiertés lui venaient! Elle eut aussi des coquetteries. Après quelques semaines, elle prit, derrière le rideau blanc de la croisée, des airs sévères, qui se fâchent. Elle ne daignait pas toujours regarder celui qui la regardait si tendrement, si obstinément; elle espérait assez, pour oser le désespérer. Cependant, une fois, il la supplia, avec un geste si tendre, avec un abandon si ardent de lui-même, de le laisser venir auprès d'elle, qu'elle défaillit, et qu'elle ne put s'empêcher, presque mourante, de répondre par un signe qui voulait dire : Venez!

IV

Elle l'attendait, debout, appuyée au mur, craignant de se laisser tomber sur les carreaux de la mansarde. La minute où, se montrant tout à coup, il la prendrait entre ses bras et la baiserait sur les lèvres, lui apparaissait, bien qu'elle fût si proche et si inévitable, très lointaine, très chimérique, dans l'illusion du désir et de la peur. Elle attendait. Depuis quelques instants il aurait pu être là. Descendre un escalier, traverser une rue, monter cinq étages, n'exigent pas beaucoup de temps. Elle s'étonnait. Qu'arrivait-il? Elle alla sur le palier, écouta. Rien. Personne ne montait. Aucun bruit. Elle entra dans sa chambre, se hâta vers la croisée ouverte. Il n'avait peut-être pas compris le signe qu'elle avait fait. La fenêtre, en face, était close! Où était-il? Pourquoi n'apparaissait-il point? Elle ne craignait plus ce qu'elle avait redouté tout à l'heure; elle désirait, avec un redoublement éperdu, tout ce qu'elle avait désiré. Mais, peut-être, à cette seconde, précisément, il traversait la rue, venant chez elle? Elle se pencha tout le buste en dehors, autant qu'elle put. Il y avait un rebord de toit, en zinc, qui cachait un peu de la chaussée; elle se pencha encore... et poussa un cri de rage plaintive! car, là, au-dessous d'elle, au balcon du quatrième étage, celui qu'elle attendait parlait à une jeune femme en peignoir, chignon roux, parmi des montées de vigne vierge et des rougeurs de lauriers-roses. Elle s'était trompée, pendant si longtemps! Hier, aujourd'hui, toujours! Ce n'était pas à elle, c'était à cette jeune femme, au-dessous, chez qui l'on monte par le grand escalier, que s'adressaient les regards, les baisers, les sourires. Elle, aimée! ah! bien oui, si laide, avec ses taches de rousseur. Elle sentit un éboulement de sa tête dans son cœur, qui se rompit, et alors, comme elle les voyait encore, se parlant, au-dessous d'elle, si près d'elle, et qu'elle se penchait toujours davantage, et qu'il lui eût fallu un effort pour revenir dans la chambre, elle ne fit pas cet effort, et se pencha de plus en plus, se laissa tomber, tomba, effleurant du vent de sa jupe la vigne vierge qui grimpe et la fragilité des lauriers-roses.

CATULLE MENDÈS.

TOINE

I

On le connaissait à dix lieues aux environs le père Toine, le gros Toine, Toine-ma-Fine, Antoine Mâcheblé, dit Brûlot, le cabaretier de Tournevent.

Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes entourées de fossés et d'arbres.

Elles étaient là, ces maisons, blotties dans ce ravin couvert d'herbe et d'ajonc, derrière la courbe qui avait fait nommer ce lieu Tournevent. Elles semblaient avoir cherché un abri dans ce trou comme les oiseaux qui se cachent dans les sillons les jours d'ouragan, un abri contre le grand vent de mer, le vent du large, le vent dur et salé, qui ronge et brûle comme le feu, dessèche et détruit comme les gelées d'hiver.

Mais le hameau tout entier semblait être la propriété d'Antoine Mâcheblé, dit Brûlot, qu'on appelait d'ailleurs aussi souvent Toine et Toine-ma-Fine, par suite d'une locution dont il se servait sans cesse :

— Ma fine est la première de France.

Sa fine, c'était son cognac, bien entendu.

Depuis vingt ans il abreuvait le pays de sa fine et de ses brûlots, car chaque fois qu'on lui demandait :

— Qu'est-ce que j'allons bé, pé Toine?

Il répondait invariablement :

— Un brûlot, mon gendre, ça chauffe la tripe et ça nettoie la tête; y a rien de meilleu pour le corps.

Il avait aussi cette coutume d'appeler tout le monde « mon gendre », bien qu'il n'eût jamais eu de fille mariée ou à marier.

Ah! oui, on le connaissait Toine Brûlot, le plus gros homme du canton, et même de l'arrondissement. Sa petite maison semblait dérisoirement trop étroite et trop basse pour le contenir, et quand on le voyait debout sur sa porte où il passait des journées entières, on se demandait comment il pourrait entrer dans sa demeure. Il y rentrait chaque fois que se présentait un consommateur, car Toine-ma-Fine était invité de droit à prélever son petit verre sur tout ce qu'on buvait chez lui.

Son café avait pour enseigne : *Au Rendez-vous des amis*, et il était bien, le pé Toine, l'ami de toute la contrée. On venait de Fécamp et de Montivilliers pour le voir et pour rigoler en l'écoutant, car il aurait fait rire une pierre de tombe, ce gros homme. Il avait une manière de blaguer les gens sans les fâcher, de cligner de l'œil pour exprimer ce qu'il ne disait pas, de se taper sur la cuisse dans ses accès de gaîté qui vous tirait le rire du ventre malgré vous, à tous les coups. Et puis c'était une curiosité rien que de le regarder boire. Il buvait tant qu'on lui en offrait, et de tout, avec une joie dans son œil malin, une joie qui venait de son double plaisir, plaisir de se régaler d'abord et d'amasser des gros sous, ensuite, pour sa régalade.

Les farceurs du pays lui demandaient :

— Pourquoi que tu ne bé point la mé, pé Toine?

Il répondait :

— Y a deux choses qui m'opposent, primo qu'a l'est salée, et deusio qu'i faudrai la mettre en bouteille, vu que mon abdomin n'est point pliable pour bé à c'te tasse-là !

Et puis il fallait l'entendre se quereller avec sa femme! C'était une telle comédie qu'on aurait payé sa place de bon cœur. Depuis trente ans qu'ils étaient mariés, ils se chamaillaient tous les jours. Seulement Toine rigolait, tandis que sa bourgeoise se fâchait. C'était une grande paysanne, marchant à longs pas d'échassier, et portant sur un corps maigre et plat une tête de chat-huant en colère. Elle passait son temps à élever des poules dans une petite cour, derrière le cabaret, et elle était renommée pour la façon dont elle savait engraisser les volailles.

Quand on donnait un repas à Fécamp chez les gens de la haute, il fallait, pour que le dîner fût goûté, qu'on y mangeât une pensionnaire de la mé Toine.

Mais elle était née de mauvaise humeur et elle avait continué à être mécontente de tout. Fâchée contre le monde entier, elle en voulait principalement à son mari. Elle lui en voulait de sa gaîté, de sa renommée, de sa santé et de son embonpoint. Elle le traitait de propre à rien, parce qu'il gagnait de l'argent sans rien faire, de sapas, parce qu'il mangeait et buvait comme dix hommes ordinaires, et il ne se passait point de jour sans qu'elle déclarât d'un air exaspéré :

— Ça serait-il point mieux dans l'étable à cochons un quétou comme ça? C'est que d'la graisse que ça en fait mal au cœur.

Et elle lui criait dans la figure :

— Espère, espère un brin; j'verrons c'qu'arrivera, j'verrons ben! Ça crèvera comme un sac à grain, ce gros boutfi!

Toine riait de tout son cœur en se tapant sur le ventre et répondait :

— Eh! la mé Poule, ma planche, tâche d'engraisser comme ça d'la volaille. Tâche pour voir.

Et relevant sa manche sur son bras énorme :

— En v'là un aileron, la mé, en v'la un.

Et les consommateurs tapaient du poing sur les tables en se tordant de joie, tapaient du pied sur la terre du sol, et crachaient par terre dans un délire de gaîté. La vieille furieuse reprenait :

— Espère un brin... espère un brin... j'verrons c'qu'arrivera... ça crèvera comme un sac à grain...

Et elle s'en allait furieuse, sous les rires des buveurs.

Toine, en effet, était surprenant à voir, tant il était devenu épais et gros, rouge et soufflant. C'était un de ces êtres énormes sur qui la mort semble s'amuser, avec des ruses, des gaîtés et des perfidies bouffonnes, rendant irrésistiblement comique son travail lent de destruction. Au lieu de se montrer comme elle fait chez les autres, la gueuse, de se montrer dans les cheveux blancs, dans la maigreur, dans les rides, dans l'affaissement croissant qui fait dire avec un frisson : « Bigre ! comme il a changé ! » elle prenait plaisir à l'engraisser, celui-là, à le faire monstrueux et drôle, à l'enluminer de rouge et de bleu, à le souffler, à lui donner l'apparence d'une santé surhumaine ; et les déformations qu'elle inflige à tous les êtres devenaient chez lui risibles, cocasses, divertissantes, au lieu d'être sinistres et pitoyables.

— Espère un brin, espère un brin, répétait la mère Toine, j'verrons ce qu'arrivera.

II

Il arriva que Toine eut une attaque et tomba paralysé. On coucha ce colosse dans la petite chambre derrière la cloison du café, afin qu'il pût entendre ce qu'on disait à côté, et causer avec les amis, car sa tête était demeurée libre, tandis que son corps, un corps énorme, impossible à remuer, à soulever, restait frappé d'immobilité. On espérait, dans les premiers temps, que ses grosses jambes reprendraient quelque énergie, mais cet espoir disparut bientôt et Toine-ma-Fine passa ses jours et ses nuits dans son lit qu'on ne retapait qu'une fois par semaine, avec le secours de quatre voisins qui enlevaient le cabaretier par les quatre membres pendant qu'on retournait sa paillasse.

Il demeurait gai pourtant, mais d'une gaîté différente, plus timide, plus humble, avec des craintes de petit enfant devant sa femme qui piaillait toute la journée :

— Le v'la, le gros sapas, le v'la le propre à rien, le faigniant, ce gros soulot! C'est du propre, c'est du propre !

Il ne répondit plus. Il clignait seulement de l'œil derrière le dos de la vieille et il se retournait sur sa couche, seul mouvement qui lui demeurait possible. Il appelait cet exercice faire un « va-t-au nord », ou un « va-t-au sud ».

Sa grande distraction maintenant c'était d'écouter les conversations du café, et de dialoguer à travers le mur ; quand il reconnaissait les voix des amis, il criait :

— Hé, mon gendre, c'est té Célestin ?

Et Célestin Maloisel répondait :

— C'est mé pé Toine. C'est-il que tu regalopes, gros lapin ?

Toine-ma-Fine prononçait :

— Pour galoper, point encore. Mais je n'ai point maigri, l'coffre est bon.

Bientôt, il fit venir les plus intimes dans sa chambre et on lui tenait compagnie, bien qu'il se désolât de voir qu'on buvait sans lui. Il répétait :

— C'est ça qui me fait deuil, mon gendre, de n'pu goûter d'ma fine, nom d'un nom! L'reste, j'm'en gargarise, mais de ne point bé me ça fait deuil.

Et la tête de chat-huant de la mère Toine apparaissait dans la fenêtre. Elle criait :

— Guettez-le, guettez-le, à c't'heure ce gros faigniant, qu'y faut nourrir, qu'i faut laver, qu'i faut nettoyer comme un porc.

Et quand la vieille avait disparu, un coq aux plumes rouges sautait parfois sur la fenêtre, regardait d'un œil rond et curieux dans la chambre, puis poussait un cri sonore. Et parfois aussi, une ou deux poules volaient jusqu'aux pieds du lit, cherchant des miettes sur le sol.

Les amis de Toine-ma-Fine désertèrent bientôt la salle du café, pour venir, chaque après-midi, faire la causette autour du lit du gros homme. Tout caché qu'il était, ce farceur de Toine, il les amusait encore. Il aurait fait rire le diable, ce malin-là. Ils étaient trois qui reparaissaient tous les jours : Célestin Maloisel, un grand maigre, un peu tordu comme un tronc de pommier; Prosper Horslaville, un petit sec avec un nez de furet, malicieux, fûté comme un renard, et Césaire Paumelle, qui ne parlait jamais, mais qui s'amusait tout de même.

On apportait une planche de la cour, on la posait au bord du lit et on jouait aux dominos pardi! et on faisait de rudes parties, depuis deux heures jusqu'à six.

Mais la mère Toine devint bientôt insupportable. Elle ne pouvait point tolérer que son gros faignant d'homme continuât à se distraire, en jouant aux dominos dans son lit; et chaque fois qu'elle voyait une partie commencée, elle s'élançait avec fureur, culbutait la planche, saisissait le jeu, le rapportait dans le café et déclarait que c'était assez de nourrir ce gros suiffeux à ne rien faire sans le voir encore se divertir comme pour narguer le pauvre monde qui travaillait toute la journée.

Célestin Maloisel et Césaire Paumelle courbaient la tête, mais Prosper Horslaville excitait la vieille, s'amusait de ses colères.

La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit :

— Hé! la mé, savez-vous c'que j'f'rais, mé, si j'étais de vous ?

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de chouette.

Il reprit :

— Il est chaud comme un four, vot'homme, qui n'sort point d'son lit. Eh ben, mé, j'li f'rais couver des œufs.

Elle demeura stupéfaite, pensant qu'on se moquait d'elle, considérant la figure mince et rusée du paysan qui continua :

J'y en mettrais cinq sous un bras, cinq sous l'autre, l'même jour que je donnerais la couvée à une poule. Ça naîtrait d'même. Quand ils seraient éclos j'porterais à vot'poule les poussins de vot'homme pour qu'a les élève. Ça vous en f'rait d'la volaille, la mé !

La vieille interdite demanda :

— Ça se peut-il ?

L'homme reprit :

— Si ça s'peut ? Pourqué que ça n'se pourrait point? Pisqu'on fait ben couver d's œufs dans une boîte chaude, on peut ben en mett' couver dans un lit.

Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse et calmée.

Huit jours plus tard elle entra dans la chambre de Toine avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit :

— J'viens d'mett' la jaune au nid avec dix œufs. En v'la dix pour té. Tâche de n'point les casser.

Toine éperdu, demanda :

— Qué que tu veux ?

Elle répondit :

— J'veux qu'tu les couves, propre à rien.

Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.

Mais la vieille, furieuse déclara :

— Tu n'auras point d'fricot tant que tu n'le prendras point. J'verrons ben c'qu'arrivera.

Toine inquiet, ne répondit rien.

Quand il entendit sonner midi il appela :

— Hé ! la mé la soupe est cuite ?

La vieille lui cria de sa cuisine :

— Y a point de soupe pour té, gros faignant.

Il crut qu'elle plaisantait et attendit, puis il pria, supplia, jura, fit des « va-t-au nord et des va-t-au sud » désespérés, tapa la muraille à coups de poing, mais il dut se résigner à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son flanc gauche. Après quoi il eut sa soupe.

Quand ses amis arrivèrent, ils le crurent tout à fait mal, tant il paraissait drôle et gêné.

Puis on fit la partie de tous les jours. Mais Toine semblait n'y prendre aucun plaisir et n'avançait la main qu'avec des lenteurs et des précautions infinies.

— T'as donc l'bras noué, demandait Horslaville.

Toine répondit :

— J'ai quasiment t'une lourdeur dans l'épaule.

Soudain, on entendit entrer dans le café. Les joueurs se turent.

C'était le maire avec l'adjoint. Ils demandèrent deux verres de fine et se mirent à causer des affaires du pays. Comme ils parlaient à voix basse, Toine Brûlot voulut coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs, il fit un brusque « va-t-au nord » qui le coucha sur une omelette.

Au juron qu'il poussa, la mère Toine accourut et, devinant le désastre, le découvrit d'une secousse. Elle demeura d'abord immobile, indignée, trop suffoquée pour parler devant le cataplasme jaune collé sur le flanc de son homme.

Puis, frémissant de fureur, elle se rua sur le paralytique et se mit à lui taper de grands coups sur le ventre, comme lorsqu'elle lavait son linge au bord de la mare. Ses mains tombaient l'une après l'autre avec un bruit sourd, rapides comme les pattes d'un lapin qui bat du tambour.

Les trois amis de Toine riaient à suffoquer, toussant, éternuant, poussant des cris, et le gros homme effaré parait les attaques de sa femme avec prudence, pour ne point casser encore les cinq œufs qu'il avait de l'autre côté.

III

Toine fut vaincu. Il dut couver, il dut renoncer aux parties de domino, renoncer à tout mouvement, car la vieille le privait de nourriture avec férocité chaque fois qu'il cassait un œuf.

Il demeurait sur le dos, l'œil au plafond, immobile, les bras soulevés comme des ailes, échauffant contre lui les germes de volailles enfermés dans les coques blanches.

Il ne parlait plus qu'à voix basse comme s'il eût craint le bruit autant que le mouvement, et il s'inquiétait de la couveuse jaune qui accomplissait dans le poulailler la même besogne que lui.

Il demandait à sa femme :

— La jaune a-t-elle mangé anuit ?

Et la vieille allait de ses poules à son homme et de son homme à ses poules, obsédée, possédée par la préoccupation des petits poulets qui mûrissaient dans le lit et dans le nid.

Les gens du pays qui savaient l'histoire s'en venaient, curieux et sérieux, prendre des nouvelles de Toine. Ils entraient à pas légers comme on entre chez les malades et demandaient avec intérêt :

— Eh bien ! ça va-t-il ?

Toine répondait :

— Pour aller ça va, mais j'ai maujeure tant que ça m'échauffe. J'ai des fremis qui me galopent sur la peau.

Or, un matin, sa femme entra très émue et déclara :

— La jaune en a sept. Y avait trois œufs de mauvais.

Toine sentit battre son cœur. — Combien en aurait-il, lui ?

Il demanda :

— Ce sera tantôt — avec une angoisse de femme qui va devenir mère.

La vieille répondit d'un air furieux, torturée par la crainte d'un insuccès :

— Faut croire !

Ils attendirent. Les amis prévenus que les temps étaient proches arrivèrent bientôt inquiets eux-mêmes.

On en jasait dans les maisons. On allait s'informer aux portes voisines.

Vers trois heures. Toine s'assoupit. Il dormait maintenant la moitié des jours. Il fut réveillé soudain par un chatouillement inusité sous le bras droit. Il y porta aussitôt la main gauche et saisit une bête couverte de duvet jaune, qui remuait dans ses doigts.

Son émotion fut telle qu'il se mit à pousser des cris, et il lâcha le poussin qui courut sur sa poitrine. Le café était plein de monde. Les buveurs se précipitèrent, envahirent la chambre, firent cercle comme autour d'un saltimbanque, et la vieille étant arrivée cueillit avec précaution la bestiole blottie sous la barbe de son mari.

Personne ne parlait plus. C'était par un jour chaud d'avril. On entendait par la fenêtre ouverte glousser la poule jaune appelant ses nouveau-nés.

Toine qui suait d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude, murmura :

J'en ai encore un sous le bras gauche, à c't'heure.

Sa femme plongea dans le lit sa grande main maigre, et ramena un second poussin, avec des mouvements soigneux de sage-femme.

Les voisins voulurent le voir. On se le repassa en le considérant attentivement comme s'il eût été un phénomène.

Pendant vingt minutes, il n'en naquit pas, puis quatre sortirent en même temps de leurs coquilles.

Ce fut une grande rumeur parmi les assistants. Et Toine sourit, content de son succès, commençant à s'enorgueillir de cette paternité singulière. On n'en avait pas souvent vu comme lui, tout de même ! C'était un drôle d'homme, vraiment !

Il déclara :

— Ça fait six. Nom de nom qué baptême !

Et un grand rire s'éleva dans le public. D'autres personnes emplissaient le café. D'autres encore attendaient devant la porte. On se demandait :

— Combien qu'i en a ?

— Y en a six.

La mère Toine portait à la porte cette famille nouvelle, et la poule gloussait éperdument, hérissait ses plumes, ouvrait les ailes toutes grandes pour abriter la troupe grossissante de ses petits.

— En v'la encore un ! cria Toine.

Il s'était trompé, il y en avait trois ! Ce fut un triomphe ! Le dernier creva son enveloppe à sept heures du soir. Tous les œufs étaient bons ! Et Toine, affolé de joie, délivré, glorieux, baisa sur le dos le frêle animal, faillit l'étouffer avec ses lèvres. Il voulut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au lendemain, saisi par une tendresse de mère pour cet être si petiot qu'il avait donné à la vie ; mais la vieille l'emporta comme les autres sans écouter les supplications de son homme.

Les assistants, ravis, s'en allèrent en devisant de l'événement, et Horslaville resté le dernier, demanda :

— Dis donc, pé Toine, tu m'invites à fricasser l'premier, pas vrai ?

A cette idée de fricassée, le visage de Toine s'illumina, et le gros homme répondit :

— Pour sûr que je t'invite, mon gendre.

GUY DE MAUPASSANT.

MAM'ZELLE VERTU

PAR

HENRI LAVEDAN (1)

XVIII

Les premiers jours qui suivirent furent pour Victoire les plus beaux de sa vie. Elle se sentait toute nouvelle, comme rajeunie de vingt ans. Devant le fourneau, dans les escaliers, au marché, partout, Mathilde était dans ses jambes, ne la quittant pas plus qu'un poussin effaré sa mère poule. Au fond l'enfant redoutait Octavie dont la corpulence et la voix fausse l'intimidaient.

Mam'zelle Vertu croyait rêver. Son étroite mansarde, sa cuisine, l'église Saint-Ferdinand où chaque matin, monotone, elle entendait la messe, l'interminable avenue des Ternes, Paris même qu'elle se figurait pourtant immense, occupant des centaines et des centaines de lieues sur la boule du monde, Paris lui semblait trop petit pour contenir sa joie folle. Et si violent était son bonheur qu'il l'étouffa.

En deux mois elle devint tout à coup une vieille femme. Ses cheveux passèrent du gris au blanc, sauf, une mèche sur la tempe qui restait toute noire et plantée drue comme un épi tenace. Mille petites rides compliquées s'entrelacèrent sur son visage, pareilles à une toile tissée implacablement. Son épine dorsale se décrocha, et entre ses épaules remontées sa pauvre caboche incertaine roulait sans cesse. Ses doigts noués tenaient mal les objets ; pas de jour où elle ne cassât quelques assiettes. Elle parlait toute seule avec des gestes, marmottant des litanies, disant des choses...

Madame, ayant peur la nuit, exigea que Mathilde couchât près d'elle dans un cabinet noir attenant à sa chambre.

— Je sais qu'elle est incapable de me défendre, affirmait-elle. C'est égal, je la sens là. Je peux la réveiller à chaque minute. Il fallut bien obéir.

Mais quand mam'zelle Vertu se vit seule entre ses quatre murs, désolés comme ceux d'une prison, maintenant que la petiote ne les animait plus de son babillage et de sa gaîté, son cœur se fondit malgré elle.

Dormait-elle en ce moment la pauvre chatte ? Elle pleurait peut-être ? Et, dans sa bêtise touchante, comme elle prêtait l'oreille, oubliant que six étages la séparaient de Mathilde, elle n'entendit que la voix très lointaine de Barnabé hurlant :

C'est ma mère !... Je la... défends !
Mourir... pour la... patri... ie...

Quoiqu'elle perdit ses forces de jour en jour, Victoire était cependant la première levée comme la dernière au lit, ne se plaignant jamais, n'accordant pas, au milieu de son travail, une seule minute de repos à ses membres harassés par vingt ans de dure besogne.

Semblable à une machine, elle ne se mouvait plus qu'avec une activité fébrile, toute mécanique.

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le n° 14.